

Je me souviens

Je me souviens de l'histoire la plus intéressante qui s'est passée dans ma vie en 1955. Moi, lieutenant Stephan Chariot, et mon partenaire, sergent-déetective, Jean Cantin, avons été dans un bateau qui nous amenait à l'île du Havre aux maisons. Notre mission était de faire une enquête sur la disparition d'une patiente, Geneviève François, dans un asile parce que la sureté n'était pas convaincue du rapport de disparition dans lequel il est mentionné que la patiente s'était échappée. Je me sentais étourdi car j'avais une phobie de la mer. Alors, quand nous sommes arrivés à notre destination, je me suis dit « calmes-toi Stephan, on est arrivés ». C'était la nuit, il faisait froid et était orageux. L'asile était formé par deux grands bâtiments, entouré par une muraille énorme et solide et gardé par une unité sécuritaire bien formée. Arrivés à la grande porte de l'asile, nous étions désarmés par les agents de la sécurité parce que, selon eux, c'était une mesure de précaution. Après, nous sommes allés au bureau du chef de l'asile, M. Gabriel Dionne, pour se présenter. M. Dionne nous a salué et nous a présenté son adjointe Mme. Mireille Vincent. Les deux nous ont expliqué ce qui s'était passé et nous ont demandé de faire l'impossible pour trouver Mme. François. Pendant la nuit, je n'étais pas capable à dormir parce que je pensais au cas. J'avais vu la muraille et l'unité de sécurité. Alors, c'était impossible pour une patiente de s'échapper. Le lendemain, nous avons commencé à interroger les patients. C'était évident que les patients étaient terrifiés et cachaient quelque chose. Après avoir fini l'interrogation, nous avons demandé l'accès aux documents des employés et de l'équipe des médecins, mais notre demande a été refusée pour une raison indéfinie. Tout ça m'a convaincu que les médecins savaient quelque chose, ou du moins ils ont été impliqués. Nous avons essayé de téléphoner à notre commandant pour lui faire savoir le progrès de notre mission, mais les lignes étaient coupées à cause des orages. Quand la nuit est tombée, je suis sorti de mon lit et

suis descendu au sous-sol où je croyais qu'ils gardaient les documents. La porte était verrouillée, mais je l'ai déverrouillée avec un petit couteau. Je suis entré dedans et y ai trouvé les documents que je cherchais. Dans les documents, il était mentionné plus de 200 noms de patients avec les dates d'entrée sans les dates de sortie. L'asile avait juste 150 patients en fait, il manquait 50 personnes. J'ai vu une petite porte loin dans le coin, je l'ai ouverte et suis entré dans un long couloir qui mène à un cimetière. J'y ai réalisé qu'il y avait plusieurs trous comblés. J'en ai creusé un, il y avait plusieurs corps dont le cœur manquait. Mon père était un chasseur de démons et de monstres. Il était toujours en train de suivre les nouvelles pour trouver des cas extraordinaires de disparitions ou de meurtres. Cela lui permettait de trouver des monstres et de les tuer. Il a voyagé dans la plupart des régions du Québec. Selon lui, cela s'appelait des voyages de chasse. Quand j'étais adolescent, je l'ai accompagné à ses voyages. J'ai tué beaucoup de monstres et cela m'a donné une expérience vaste dans ce domaine. Alors, quand j'ai vu les corps sans cœur, je savais ce à quoi j'avais affaire, c'était un loup-garou. Ma priorité était de trouver l'identité du loup-garou et de le poignarder dans le cœur avec un couteau en argent parce que cela était la seule façon de tuer un loup-garou. Comme mon père m'avait suggéré, J'avais toujours un couteau en argent avec moi. Le lendemain, jour trois, j'ai raconté à Jean ce que c'était passé avec moi. Il m'a suggéré de faire une recherche dans les champs autour de l'asile afin que nous soyons loin de la vision des médecins et de se faufiler dans leurs chambres pour trouver des preuves qui nous mènent à l'identité du loup-garou. Je suis allé aux champs avec Jean et après quelques minutes, je suis rentré à l'asile et me suis faufilé à la chambre de M. Dionne. J'ai cherché n'importe quelle chose comme une preuve, mais je n'ai rien trouvé. Je suis entré dans la chambre de Mme. Vincent, mais ma recherche fut vaine. Quand j'étais en train de sortir de sa chambre, j'ai vu une photo collée sur le mur. C'était une photo de M. Dionne et Mme. Vincent dans un asile en

Floride en 1901. Ils semblaient physiquement identiques à leur apparence d'aujourd'hui. J'étais tellement étonné, car j'ai trouvé la vérité. Il fallait que je tue les deux, chacun seul parce que cela aurait été plus facile. Je suis allé au bureau de M. Dionne pour lui parler de l'enquête, mais ce que je voulais était, être seul avec lui. Je lui ai parlé de plusieurs sujets différents pour qu'il perde sa concentration. Quand j'ai senti que c'était le moment, je l'ai attaqué et ai pénétré mon couteau dans son cœur en fermant sa bouche avec ma main pour qu'il ne fasse pas de bruit. Je suis sorti de son bureau et ai appelé Mme. Vincent en disant que M. Dionne voulait la voir. Quand elle est entrée son bureau, je l'ai attaquée par l'arrière et l'ai poignardé au cœur. Après avoir fini avec les monstres. Jean et moi avons écrit notre rapport et le gouvernement a fermé cet asile.